

Le jour et la nuit

Le jour, je me sens revivre.

C'est un plaisir de s'éveiller avec le soleil et de parcourir la nature de bonne heure lorsque tout le monde est encore endormi.

Je traverse prairies et bois sur mon vélo, m'attarde à l'étang, caresse des plantes douces et odorantes et goûte, songeur et sans souci, à la fraîcheur de la rosée matinale qui fait scintiller l'herbe verte et la mousse sous la clarté du jour.

Nulle brume à l'horizon, les derniers mystères d'une nuit sombre et longue, dangereuse se sont dissipés laissant place au jour réconfortant, revigorant.

Que j'aime arpenter les rues de mon petit village où sortent, matinaux, une poignée d'habitants en quête des premiers rayons de soleil ou désireux de partir tôt à leur travail.

Toute la journée, je me sens enveloppé par le soleil bienveillant et la chaude lumière qui mettent en valeur chaque chose, chaque objet.

Le jour, magnifique et lumineux fait ressortir ici le rouge d'un coquelicot, là le jaune d'un bouton d'or.

Je n'ai jamais peur, je me sens en confiance et il ne me pèse pas de demeurer seul dans ma maison isolée sur une colline. Mes arbres se tiennent

fiers et massifs me protégeant d'un soleil quelquefois ardent.

Le jour encore, je me sens de taille à abattre des montagnes. Ami de la nature, je jardine un peu prenant un vif plaisir à attendre que la petite graine que j'ai plantée prenne racine et se développe, formant une plante solide. Je me suis essayé à la culture des légumes avec plus ou moins de bonheur mais le seul fait de respirer le bon air pur de la campagne me comble d'aise.

Je ne pourrais plus résider dans une grande ville, lieu bruyant et pollué, malgré tout le confort moderne de notre civilisation et son animation.

Je ne serais plus en phase avec ces grouillants passants et ce travail de bureau qui m'accabla pendant une vingtaine d'années, cet ennui quotidien face à l'appel de la nature.

Je ne pourrais plus accepter de me sentir bloqué entre les maisons de la ville et les chants bruyants des autos et des habitants.

Vraiment, j'étoufferais. Je ne pourrais plus supporter ce vacarme infernal et confus de mille gens pris dans leurs actes quotidiens.

Je n'aime plus que la paix d'une campagne douce et attachante loin de tout remue-ménage incessant. Et je me sens en parfaite communion avec le vert paysage, tout insecte me fascine et m'enchanté, le moindre oiseau me comble de bonheur et m'émeut.

L'arbre est mon ami qui me tend les bras que sont ses branches.

Ainsi est ma vie le jour venu. Des ailes me poussent et je deviens papillon, curieux de tout.

Le jour est mon domaine et cause de mon bonheur.

Lorsque tombe la nuit, tout devient différent. A mesure que les minutes et les heures s'écoulent, je deviens nerveux, instable et intimidé. Affolé.

J'ai vécu heureux avec mon frère dans la maison. Tout a basculé du jour où il est parti pour voyager à travers le monde me laissant seul et désemparé.

Lorsque le jour s'éteint peu à peu dans une brume insondable, j'entre en une sorte d'enfer qui se prolonge au fil des heures.

Je rejoins en hâte ma petite maison perchée sur la colline entourée de mes grands arbres. Tout s'assombrit et je prends peur. L'angoisse m'envahit alors et je ressens tristement l'isolement de ma situation.

Bientôt, des ombres lugubres envahissent la nature et je sursaute au moindre bruit, au moindre souffle d'air. Peu à peu, le mystère s'installe dans la campagne métamorphosant une souriante et radieuse nature baignée de lumière bénéfique en une chose effroyable et inconnue.

L'intensité de l'épouvante m'accable.

La nuit recouvre le paysage de son manteau tout noir comme pour en cacher des choses horribles.

C'est l'heure où les insectes difformes et les autres animaux effrayants, grouillants, aux yeux perçants, s'activent et participent au concert de la terreur.

C'est l'heure où le rodeur que l'on craint tous marche dans les chemins sinueux des bois, où il s'arrête devant les demeures réfléchissant à un mauvais coup tandis qu'au loin, les chiens hurlent à la mort.

C'est le moment inéluctable où le fantastique fait son apparition et modifie la couleur et l'aspect de chaque chose. La nuit, l'on s'effraie d'une marque sur le mur et l'on se sent hanté par des esprits maléfiques.

Le jour, l'on rit à gorge déployée de ses peurs nocturnes, de la petite araignée que l'on prenait dans la pénombre pour un monstre velu aux pattes effrayantes, du gilet disposé sur une chaise d'une telle façon qu'il vous fait songer à une forme humaine ou d'une porte qui grince poussée par le vent au souffle lugubre.

Je n'aime pas la nuit dont je ressens la présence malfaisante dans toutes les pièces de ma maison.

Et je me drogue le soir pour m'endormir vite et n'avoir pas à supporter trop son oppression terrible.

Peine perdue ! Je ne dors pas. Je me retourne dans ma couche.

La nuit est un effroyable moment à vivre.

Et je songe aux pires angoisses de l'humanité depuis la nuit des temps, celles que la nuit fait renaître.

J'ai peur de la maladie, de ce poison insondable qui s'insinue lentement et insidieusement dans la société, ravageant tout, de ces virus qui, indétectables visuellement, font des ravages dans les corps et les cœurs, de ces cancers foudroyants, impitoyables et de tant d'autres épouvantes.

Je me lève et fais les cent pas dans la maison puis m'assieds anxieux, fébrile. Combien de morts dues à ces épidémies monstrueuses qui imposent leur loi et disparaissent parfois sans qu'on en comprenne bien les raisons ?

L'amnésie m'éprouve. Parfois, les noms m'échappent et les événements du passé. J'ai beau tenter de les rappeler. En vain, c'est le trou noir, complet, le vide sidéral.

Serais-je malade ? Aurais-je ce mal que beaucoup craignent tant de nos jours ?

En dépit des somnifères, je ne parviens pas à trouver le sommeil salvateur, je le répète. Tout est effrayant, tout est métamorphosé.

La nuit est une longue maladie qui rampe sournoisement, se tord et se tortille comme un affreux ver à moitié écrasé.

La porte qui grince soudainement sans raison apparente, le bruit sourd qui se propage dans la tuyauterie quelque peu ancienne, le chien du dehors qui aboie au loin et que je perçois à peine.

Y aurait-il quelqu'un sous le lit, dans l'armoire ? Ou bien derrière la porte ?

Il me semble entendre le souffle de quelqu'un.

J'entends le goutte à goutte incessant du robinet que je ne parviens hélas pas à bloquer.

Un peu de lumière m'apparaît mais elle a probablement une explication rationnelle.

Sur la chaise, les vêtements posés de façon aléatoire semblent représenter une personne que je n'ai pas vue l'instant d'avant.

Il y a comme un ronflement à l'étage. Une personne est-elle en train de dormir ?

A moins que ce ne soit moi le dormeur.

Mais je me regarde dans le miroir et je ne dors pas.

Je vois l'homme que je suis devenu.

Grisonnant, vieilli, usé, flappi rongé par la peur et la solitude.

Ce commencement de vieillesse m'effraie au plus haut point et je m'imagine avec quelques années de plus, la peau flasque des joues qui tombent, le double menton tremblotant

fondu et derrière, l'apparence de la camarde avec son affreux rictus.

Qu'il est loin le temps où blond, moustachu et serein, j'avais des conquêtes féminines et plaisais plutôt.

Terne dès lors, renfermé, obsédé par des idées malsaines, j'ai perdu mes charmes.

Mon visage m'angoisse et m'abat car il clame la réalité : l'homme terrorisé par le bruit sourd de l'âme nocturne.

Il dit ma peur, mon vacillement et ma chute vers l'abîme effroyable.

Est-ce moi ou un double malveillant ?

Quand je songe que le jour je ne pense pas à tout cela, il me faudrait vivre infiniment en plein soleil.

Du reste, la pluie perturbe tout comme l'hiver car les jours courts avancent, la nuit plus longue me fait vivre un vrai calvaire.

L'été et ses canicules me rassureraient presque si je ne souffrais pas de cette chaleur suffocante qui me fait suer tant et plus.

L'été, c'est l'absence de fantômes alors que l'hiver les attire davantage.

La nuit est tellement chargée de diabolisme que j'ai souvent songé à m'enfuir mais la vaste campagne au-dehors est tout aussi effrayante dans son étendue inconnue.

Alors je me barricade dans une chambre que je ferme à clé.

J'ai décidé un temps de laisser allumée ma lampe de chevet toute la nuit mais le nombre d'ampoules grillées m'a vite fait déchanter. L'énergie a un coût non négligeable.

La poignée de la porte semble se tourner et le cadran du réveil dont l'aiguille indique de façon immuable toujours minuit ou une heure du matin m'interpelle. Le temps paraît si long...

La mort est couchée près de moi et m'effarouche chaque nuit.

Elle m'effleure, elle me nargue, elle m'habite. Et je sens ses doigts longs, glacés, crochus et j'entrevois son long squelette infâme qui se noie dans mes draps enfiévrés. Je tremble de peur, je tremble d'effroi. La sueur malsaine m'envahit. Cauchemardesque moment.

La voix lointaine du petit enfant que j'étais me parvient parfois m'encourageant à calmer ces angoisses qui ne sont plus de saison mais qui perdurent néanmoins dans mon âge mûr.

En vain ! Rien ne peut me raisonner.

Je songe aussi à la guerre si présente dans nos mémoires qu'une simple étincelle parfois risque de raviver et ces milliers de soldats nus au combat partant au front laissant femmes et enfants au pays, tombant sous les canons barbares.

La bombe nucléaire qui ne laissera que cendres derrière elle et désolation totale dans un monde sacrifié.

Et cette Terre qui s'exprime lorsqu'elle subit les outrages de l'homme. La pollution, les feux, ces ouragans et ces chaleurs incontrôlées et incontrôlables.

Cet avenir que l'on nous promet incertain et pour le moins terrible dont ne ressortiront triomphants que ceux qui auront su s'adapter, cette petite fille et son ourson, endormis paisiblement sous la couette de la naïveté mais pour combien de temps encore ?

La nuit fait éclore un paysage terrible qui est mon enfer quotidien et surnois.

M'endormir pour toujours dans le silence pour ne plus jamais réfléchir, gamberger de la sorte et faire naître des angoisses encore plus insoutenables.

Je rêve de n'être plus qu'une chose informe posée sur le lit, délivrée enfin.

Mais comment serait-ce ailleurs ? Le remède ne serait-il pas pire que le mal ?

La mort m'angoisse et me torture.

Nous passons nos vies terriennes entre ombre et lumière mais nous n'ignorons pas que l'ombre, toujours plus puissante envahira un jour l'ensemble de notre vie telle un terrible manteau d'effroi s'abattant sur notre pauvre corps nu et angoissé.

La nuit est le fol massacre de la raison, de l'homme devenu enfant de nouveau et qui me conduit à l'orée de la folie. Vais-je entrer dans ce bois ou resterai-je à l'écart ?

Je me sens happé par la lumière intense des ténèbres et ma maison m'absorbe peu à peu, m'entourant par ses affreux filets. Suis-je en plein rêve ou dans la réalité ?

Il me tarde que le jour revienne mais mon réveil indique une heure du matin.

Seul, je ne peux fuir et même si je crie, personne ne m'entendra. La nuit est comme une chappe de plomb. Je suis enterré vivant et tous mes appels de détresse demeureront vains.

Qui saura mon malheur ?

Désemparé et sans espoir, je me retourne dans ma couche songeant aux esprits qui hantent ma chambre.

Ils m'observent.

J'allume une cigarette pour tenter d'évacuer ces visions mais elle ne tarde pas à s'éteindre me laissant dans le plus profond désarroi.

Le mégot me fixe de l'œil. Je tremble.

Je décide de me laisser aller tentant de ne penser à rien mais c'est plutôt peine perdue.

Qu'ils sont heureux sans doute tous ceux qui dorment en bande dans des dortoirs peuplés car en dépit de cette promiscuité désagréable, certes, ils sont entre vivants et ne ressentent point la présence invisible. Les odeurs, les ronflements, les soupirs seraient plutôt rassurants. Les humains vivants et chauds face aux ténèbres glacés.

J'ai peur des fantômes. Ils m'angoissent tant et plus.

Je viens de parler tout haut.

Ma voix est étrange, fendant le silence assourdissant.

Je crains aussi ces êtres que l'on dit venus d'ailleurs dont on pressent la réelle menace depuis l'aube de l'humanité et qui auraient laissé des traces de leur éventuel passage terrien. Les extraterrestres, civilisations supérieures à la nôtre qui nous observeraient de très haut.

La peur est ma meilleure compagne.

Si j'ouvrais la fenêtre, me sentirais-je mieux ?

Si je mourais cette nuit, quand découvrirait-on mon corps sans vie ?

Je ne connais guère de personnes hormis quelques rares voisins.

Ma disparition ne ferait qu'une ligne dans un vague registre. On rangerait la maison alors inhabitée et on la vendrait derechef.

Toute une vie anéantie du jour au lendemain.

Cette maison qui m'a tant porté me survivra et ceux qui y logeront seront-ils habités par des angoisses similaires aux miennes ?

De tout temps, il s'est trouvé un être pour craindre, redouter le pouvoir des ténèbres.

Nous serions nombreux à éprouver des sentiments similaires.

Heureux ceux que rien ne peut abattre, hommes et femmes qui ne réfléchissent pas et dont la sérénité est quasi-totale.

Je n'ai jamais tenté de consulter quiconque pour exposer mon mal être.

Le médecin me rirait probablement au nez prétextant que mes peurs sont celles d'un petit bourgeois trop peureux qui ne manque de rien sauf peut-être de l'essentiel, qu'il y a bien plus grave au monde que les lubies d'un homme entre deux âges, bien nourri, non dans le besoin.

Alors je me tais, impuissant, fermé, rongé par mon frein et poursuis mon existence dans cette prison dont je ne peux m'extraire.

Je ne voudrais pas non plus que l'on m'interne dans l'une de ces maisons conçues pour les fous. Serais-je au fait cinglé ?

Faudrait-il que je déménage et quitte à jamais cette maison pour être délivré de mes angoisses ? Un appartement ne changerait rien à l'affaire. Les peurs demeureront et les insomnies seraient toujours aussi vives.

Rien ne peut m'intéresser lors de mes crises nocturnes, tout livre me tombe des mains. Toute musique reste sans intérêt. Toute activité me déplaît. Je ne

puis pas même regarder les images. Je ne suis accaparé que par une seule idée.

Suis-je dément ? Demain sera similaire à aujourd'hui. Demain sera mon enfer recommencé.

J'ai pris la décision de prendre femme pour n'être plus jamais seul.

Je la veux en parfaite santé, peut-être pour qu'elle me survive. N'est-ce quand même pas un peu égoïste ?

Elle ne manquera cependant de rien et mon lit ne sera au moins plus jamais froid à l'avenir.

Cette femme sera ma moitié bien aimée.

Si elle veut se prélasser du matin au soir, j'aurais pour elle des délicatesses d'homme courtois qui s'activera aux tâches ménagères sans relâche, qui saura lui préparer les repas, faire les courses seul, s'occuper entièrement du jardin.

Ma compagne sera ma précieuse aide lorsque le jour aura fui.

Mais où la trouverai-je ?

Il me faudra sortir moi qui n'en ai guère pris le temps.

Je décide de partir à la recherche de cette femme. Ma future compagne.

Il faut cependant que je change, que je me métamorphose bien-sûr pour gagner

en attrait, moi qui n'aie jamais été beau.

Au magasin de la ville, je m'offre un beau costume et quelques habits relativement seyants pour plaire un peu.

Hélas, je ne trouve pas vraiment qu'ils aient un quelconque effet sur mon physique banal.

Cependant, vêtu avec élégance, aurai-je quelque succès auprès de la gent féminine ? J'exprime quelques doutes.

Après m'être fait violence, je passe davantage de temps en ville prétextant courses et promenades.

Les habitants me reconnaissent mais ne me saluent guère. Je suis à part. Un peu en marge.

Au bal de la ville, je me rends seul, habillé à la mode mais je ne suis pas à l'aise, manquant d'expérience.

Il y a là des couples mariés jeunes ou moins jeunes qui dansent sur scène, qui boivent un peu de bière ou du vin de champagne, qui rient et s'amuse d'un rien, d'une blague.

Je les observe à la dérobée. Pourquoi suis-je là ?

Une femme puis deux me regardent, probablement célibataires. Elles ne sont pas jeunes et leurs yeux ont vécu nombre d'hivers. Une d'elle semble me faire de l'œil.

Le reflet de mon visage apparu soudain dans un miroir m'atteint en plein cœur :

j'ai bien vieilli. Comment pourrais-je plaire ? Décidément, je me fais bien des illusions.

Je danse un peu et je quitte les lieux à regret.

Cette échappée est-elle bien de mon âge ?

Voit-on sérieusement un homme mûr quitter son foyer pour courir les femmes alors que tant d'autres sont depuis longtemps rangés ?

C'est au hasard de balades dans la ville que je l'aperçois.

Assez grande, souriante, elle marche d'un pas dégagé et assez assuré.

Coup de foudre ?

Cela fait plusieurs jours que je l'observe de loin. Elle est seule et doit habiter une des maisons du centre. Sa mise correcte et assez élégante présage d'un travail de bureau si toutefois elle a une activité.

Elle n'est assurément pas une femme de la terre.

Nous nous sommes croisés à la boulangerie. Elle m'a souri gentiment.

Lors de mon retour à la maison et de mes soirées longues et ténébreuses, je songe à cette femme que je cherche et que j'ai peut-être trouvée car il me semble que c'est elle ma moitié.

Et je l'imagine dans la maison à lire, à écrire, à écouter de la musique ou à me

parler de sa vie en ville, de son métier, des petits détails parfois infimes dont on ne se souvient plus trop.

Nous vivons ensemble et nous veillons l'un sur l'autre. Je rêve longuement de cette personne que je ne connais pas, dont je ne sais rien si ce n'est quelques rencontres fortuites dans les rues.

Homme timide, je ne sais comment l'aborder sans faire d'impair, sans me ridiculiser.

Je revois la jeune femme un peu par hasard au cabinet du médecin.

Nous sympathisons étrangement en quelques phrases. Parfois, il faut peu de chose...

Je l'invite au bar. J'apprends qu'elle est institutrice.

Elle est polie avec moi, sans plus peut-être.

D'ailleurs, si j'étais à sa place, je trouverais ma conversation assez ennuyeuse avec toutes ces banalités proférées à l'envi. Mais peu importe !

Je l'ai revue avec un autre homme plus jeune et beaucoup plus beau. Un collègue sans doute.

Lui ne sait rien de mes terreurs, le bienheureux qui la charme avec ses discours d'enseignant.

Et cependant, elle me fait comprendre par je ne sais quel procédé que je ne la laisse pas indifférent.

Je l'invite à la maison et elle semble plutôt enchantée. La conversation est facile car elle a beaucoup de choses à dire.

On promet de se revoir un peu plus tard.

Nos retrouvailles sont charmantes et nous sommes un peu comme de jeunes personnes au départ de la vie. Des adolescents.

Je suis bien avec elle et cette femme le ressent. Nous nous comprenons à demi-mot.

Notre première nuit dans le lit laisse présager des lendemains positifs.

Elle a su installer entre nous une complicité intellectuelle et physique que je n'aurais pu envisager.

Plus jamais, je ne ressens la présence invisible de la faucheuse qu'il y a peu me guettait, me torturait si lourdement.

La chaleur de son corps me comble d'aise et de bonheur.

Enfin un être humain a fait fuir les démons qui me foudroyaient.

Je ne me reconnais plus. Une femme a changé profondément mon mode de vie.

Je vois l'avenir sous des jours meilleurs et la nuit est devenue le jour.

Dorénavant, elle ne m'effarouche plus.

Olivier Briat